

## Enseignement n° 4

### VIVRE LA COMPASSION DANS L'ESPÉRANCE

<i>Introduction</i> .....	25
<i>1. La nécessité de passer d'une compassion humaine à une compassion divine</i> ....	26
<i>2. Ne pas confondre la compassion avec l'émotion</i> .....	28
<i>3. Vivre la compassion dans la force de l'espérance</i> .....	28
<i>4. Vivre la compassion dans la confiance et l'humilité de l'espérance</i> .....	29
<i>Conclusion : nous tenir au pied de la Croix avec Marie</i> .....	31

#### Introduction

Nous avons vu la dernière fois comment nous pouvons agir avec une grande attention à l'aspect technique des choses tout en cherchant d'abord le Royaume de Dieu c'est-à-dire en étant conscient que l'essentiel n'est pas dans ce que nous pouvons arriver à faire humainement mais dans ce que le Christ fait dans le secret en nous et à travers nous. Dans nos relations avec les autres, il s'agit de **laisser le Christ nous associer à sa mission en communiant aux pensées et aux sentiments de son cœur**. Notre préoccupation première ne doit pas être de vouloir en faire plus mais d'aimer davantage comme le Christ nous a aimés. Nous avons vu comment le Christ nous a aimés dans un abandon total au Père. C'est précisément en vivant l'obéissance jusqu'à la mort et à la mort sur une croix qu'il nous a sauvés c'est-à-dire libérés de la révolte et rétablis dans l'abandon filial. Il nous faut garder conscience que notre action tire sa force première de notre abandon au Père vécu dans le Christ. Nous pouvons nous-mêmes par notre abandon aider les autres à s'abandonner en même temps que nous leur révélons le vrai visage de Dieu.

Nous voudrions maintenant comprendre comment **cette charité qui est essentiellement abandon à Dieu peut et doit prendre la forme de la compassion** face à la détresse humaine comme nous le fait voir la parabole du bon Samaritain. Le Christ, en effet, est allé jusqu'au bout de l'amour en étant à la fois **totaleme nt abandonné au Père et totaleme nt solidaire des hommes**. Poussé par son « fol éros »<sup>1</sup>, il a pris sur lui tout le poids de la misère humaine

---

<sup>1</sup> On est là devant le mystère de l'Incarnation rédemptrice dont Benoît XVI aime faire une lecture « amoureuse » : « Sur la Croix, l'éros de Dieu se manifeste à nous. *Éros* est effectivement – selon l'expression du Pseudo-Denys – cette force « qui ne permet pas à l'amant de demeurer en lui-même, mais le pousse à s'unir à l'aimé » (*De divinis nominibus*, IV, 13 : PG 3, 712). Existe-t-il plus « fol éros » (N. Cabasilas, *Vita in Christo*, 648) que celui qui a conduit le Fils de Dieu à **s'unir à nous jusqu'à endurer comme siennes les conséquences de nos propres fautes** ? » (Message du carême 2007). C'est la logique de l'amour passion c'est-à-dire de l'amour qui cherche l'union, qui a conduit le Christ à mangé le pain d'amertume des pécheurs, à éprouver en lui tout le mal du péché qui nous sépare de Dieu jusqu'à crier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

et il l'a portée avec un amour plus fort que le mal. Il n'a pas pu nous communiquer ce qui était sien, l'Esprit Saint, l'esprit d'abandon filial sans prendre sur lui nos péchés et les conséquences du péché, tout le poids de la souffrance humaine. Dans sa compassion pour nous, il a voulu se rendre présent dans nos souffrances afin que nous puissions les porter en nous laissant porter et trouver en elles le chemin de l'abandon au Père. Nous allons chercher à comprendre comment nous pouvons suivre le Christ sur ce chemin de l'amour le plus grand, entrer dans sa compassion pour qu'à travers nous, les autres puissent se laisser consoler et sauver par lui. On peut dire que face à toute personne en difficulté, **la qualité et la fécondité spirituelles de notre action dépend essentiellement de la profondeur de notre compassion**. Celle-ci est aussi la mesure de notre humanité<sup>2</sup>. Nous allons essayer de voir comment nous pouvons **passer d'une compassion humaine à une compassion divine vécue par, avec et dans le Christ** en mettant en évidence l'importance de l'espérance.

### 1. La nécessité de passer d'une compassion humaine à une compassion divine

Si l'on définit la compassion d'une manière générale comme la capacité de partager la souffrance de l'autre, il est important de prendre conscience que Dieu nous a créés solidaires les uns des autres. Il y a une sensibilité en chacun de nous qui fait que nous pouvons ressentir humainement quelque chose de ce que l'autre ressent selon notre degré de proximité avec lui.

---

<sup>2</sup> Comme l'a dit Benoît XVI : « **La mesure de l'humanité se détermine essentiellement dans son rapport à la souffrance et à celui qui souffre**. Cela vaut pour chacun comme pour la société. Une société qui ne réussit pas à accepter les souffrants et qui n'est pas capable de contribuer, par la compassion, à faire en sorte que la souffrance soit partagée et portée aussi intérieurement est une société cruelle et inhumaine. » (*Spe salvi*, 38). D'une manière semblable, à propos de la nécessité pour le prêtre d'être réellement homme, il a voulu souligner l'importance de la compassion : « Être homme : la Lettre aux Hébreux souligne une particularité de notre humanité qui nous surprend, car elle dit : ce doit être une personne "en mesure de comprendre ceux qui pèchent par ignorance ou par égarement, car il est, lui aussi, rempli de faiblesse" (5, 2) et ensuite – de manière encore plus forte – "pendant les jours de sa vie mortelle, il a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort ; et, parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé" (5, 7). Pour la Lettre aux Hébreux, **l'élément essentiel de notre humanité est la compassion, le fait de souffrir avec les autres : il s'agit de la véritable humanité**. Ce n'est pas le péché, car le péché n'est jamais solidarité, mais il est toujours une désolidarisation, il est une manière de prendre la vie pour soi-même, au lieu de la donner. **La véritable humanité est de participer réellement à la souffrance de l'être humain**, cela veut dire être un homme de compassion – *metriopathèin*, dit le texte grec – c'est-à-dire **se trouver au centre de la passion humaine, porter réellement avec les autres leurs souffrances, les tentations de notre temps** : "Dieu, où es-tu en ce monde ?". Cette humanité du prêtre ne répond pas à l'idéal platonicien et aristotélicien, selon lequel l'homme véritable serait celui qui ne vit que dans la contemplation de la vérité, et est ainsi bienheureux, heureux, car il n'entretient de l'amitié qu'avec les belles choses, avec la beauté divine, mais ce sont les autres qui font "les travaux". Cela est une supposition, alors que l'on suppose ici que le prêtre entre comme le Christ dans la misère humaine, la porte avec lui, va vers les personnes souffrantes, s'en occupe, et pas seulement extérieurement, mais qu'il prend intérieurement sur lui, recueille en lui-même la "passion" de son temps, de sa paroisse, des personnes qui lui sont confiées. C'est ainsi que le Christ a montré le véritable humanisme. Son cœur est bien sûr toujours ferme en Dieu, il voit toujours Dieu, il est toujours intimement en conversation avec Lui, mais Il porte, dans le même temps, tout l'être, toute la souffrance humaine entre dans la Passion. En parlant, en voyant les hommes qui sont petits, sans pasteur, Il souffre avec eux et nous, les prêtres, nous ne pouvons pas nous retirer dans un *Elysium*, mais nous sommes plongés dans la passion de ce monde et nous devons, avec l'aide du Christ et en communion avec Lui, chercher à le transformer, à le conduire vers Dieu. » (Rencontre avec le clergé du diocèse de Rome, le 18 février 2010).

## Vivre la compassion dans l'espérance

Et par ce ressenti, conscient ou non, nous sommes continuellement **en interaction les uns avec les autres**<sup>3</sup>. On peut le voir très bien à travers la manière dont une mère de famille peut deviner et éprouver la souffrance de son enfant. On se met facilement dans la peau des gens qui sont comme nous. En ce sens on compatit naturellement à notre prochain entendu au sens de ceux qui nous sont proches.

On perçoit facilement **les limites de cette compassion humaine**. Elles sont d'abord et surtout les limites de mon cœur, de la capacité que j'ai de m'ouvrir à l'autre, de percevoir ce qu'il vit vraiment et de partager quelque chose de cette souffrance. Dans notre manière humaine de compatir nous touchons facilement du doigt la dureté, l'étroitesse de notre cœur ainsi que notre aveuglement. Il nous est bien difficile d'échapper à la projection de nos propres souffrances et conflits intérieurs ou de ne pas nous laisser entraîner dans l'apitoiement. D'une manière plus fondamentale encore, nous expérimentons la faiblesse de notre amour humain comme l'a souligné Benoît XVI : « Souffrir avec l'autre, pour les autres ; souffrir par amour de la vérité et de la justice ; souffrir à cause de l'amour et pour devenir une personne qui aime vraiment – ce sont des éléments fondamentaux d'humanité ; leur abandon détruirait l'homme lui-même. Mais encore une fois surgit la question : en sommes-nous capables ? **L'autre est-il suffisamment important pour que je devienne pour lui une personne qui souffre ?** »<sup>4</sup> Nous avons besoin de nous laisser enseigner par le Christ le chemin de la vraie compassion<sup>5</sup>, celle qui est dans son cœur et à laquelle il veut nous associer.

La question qui se pose à nous est donc de voir **comment nous pouvons passer d'une compassion humaine spontanée à une compassion divine**. Nous allons pour cela poser quelques repères en distinguant bien d'abord la compassion de l'émotion et en montrant comment la compassion est liée à la foi et à l'espérance<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> Comme aime à le souligner Benoît XVI ; « ...nous devrions nous rendre compte qu'aucun homme n'est une monade fermée sur elle-même. **Nos existences sont en profonde communion entre elles**, elles sont reliées l'une à l'autre au moyen de multiples interactions. Nul ne vit seul. Nul ne pèche seul. Nul n'est sauvé seul. Continuellement la vie des autres entre dans ma vie: en ce que je pense, dis, fais, réalise. Et vice-versa, ma vie entre dans celle des autres: dans le mal comme dans le bien. » (*Spe salvi*, 48)

<sup>4</sup> *Spe Salvi*, 34.

<sup>5</sup> Comme il le fait à travers **la parabole du bon Samaritain** qui nous invite à dépasser cette compassion humaine pour entrer dans une charité divine qui nous rend capable de nous faire le prochain de tout homme, y compris de celui dont la différence me gêne humainement et même de mon ennemi. Comme le montre Benoît XVI dans son livre *Jésus de Nazareth*, par rapport à la question du légiste « Et qui est mon prochain ? », Jésus « renverse les choses » : « Le Samaritain, l'étranger, se fait lui-même mon prochain et me montre que **je dois apprendre par moi-même, de l'intérieur, à être le prochain de tous**, et que la réponse se trouve en moi. Il me faut devenir quelqu'un qui aime, une personne dont le cœur se laisse bouleverser par la détresse de l'autre. » (Ed Flammarion, Paris 2007, p. 222).

<sup>6</sup> On peut donner ici l'exemple de la visite à un malade : le plus souvent on entre émotionnellement dans l'épreuve de l'autre et le malade se sent compris. Il est content parce qu'il y a une communion émotionnelle mais la question qu'on peut se poser est : qu'est-ce qu'il en reste ? Quelle force cela donne à l'autre ? Il est content pendant le temps de la visite, mais après c'est le vide.

## 2. Ne pas confondre la compassion avec l'émotion

L'amour est une force unitive qui nous rend capable de communier à ce qui vit l'autre<sup>7</sup>. Cette communion se réalise plus ou moins profondément selon le degré d'amour qui est le nôtre. Si c'est un amour sensible qui nous relie à l'autre, on va être sensible à la souffrance physique et psychique de l'autre, et on va la porter avec la force de cet amour sensible c'est-à-dire avec **la force de nos émotions**. Mais si on ne ressent plus l'émotion, on n'a plus la force d'agir pour l'autre. De plus l'aide que je peux et veux apporter à l'autre est contaminée par le besoin de plaire inhérent à toute relation affective. **Je cherche à faire plaisir à l'autre plus que son vrai bien**. C'est la raison pour laquelle beaucoup d'actes mus par la compassion sont faits sans discernement. Ainsi certains croient faire preuve de compassion en aidant une personne gravement malade à se suicider. On perçoit ici la fragilité d'une compassion basée sur la sensibilité humaine, sa faiblesse et son aveuglement.

La première chose est de **ne pas confondre la grandeur de notre compassion avec la grandeur des émotions**. Nous risquons sinon à notre insu de nous complaire dans nos sentiments de compassion. D'une manière consciente ou non, on cherche à être compatissant plus qu'on ne cherche le bien véritable de l'autre. On veut correspondre à une certaine image de la compassion que l'on s'est faite et derrière laquelle se cache un idéal de soi. L'autre devient l'objet de ma compassion et non pas une personne qui me touche et a du prix à mes yeux comme elle en a aux yeux de Dieu. En réalité nous nous illusionnons nous-mêmes lorsque nous mesurons notre amour à la grandeur des sentiments ou des œuvres. **L'amour véritable se situe à une profondeur qui ne se laisse pas mesurer par ce qui se ressent où se voit**. Plus il est pur, plus il échappe à notre sensibilité. Ne cherchons pas à sentir si nous sommes compatissants ou non : « Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit secrète et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. » (Mt 6, 3-4). Ne cherchons même pas à « être compatissant » comme si la compassion pouvait être quelque chose de fabriqué, mais laissons-la naître dans notre cœur en nous disposant intérieurement.

Il peut sembler difficile d'exercer la compassion avec un cœur apparemment sec, mais dans l'exercice de la charité divine intervient une autre force, au-delà des émotions humaines, qui est la force de l'espérance comme nous allons le voir.

## 3. Vivre la compassion dans la force de l'espérance

Nous avons vu la dernière fois qu'il était essentiel pour nous d'agir dans la foi en la présence du Christ en nous. Il veut continuer à travers les membres de son Corps sa mission de Rédempteur. Là est notre force si nous ne voulons pas nous laisser abattre par la dureté du monde : dans l'espérance-certitude qu'**il existe un amour dans le monde plus fort que le mal** et que cet amour est dans le cœur du Christ. Il ne s'agit pas simplement de rechercher à aimer de l'amour le plus grand mais d'aimer comme il a aimé pour demeurer en lui et coopérer à son œuvre de rédemption. « Dans le monde, vous aurez à souffrir, mais ayez

---

<sup>7</sup> Sur la base de cette interaction naturelle qui existe entre nous et dont nous avons parlé au début.

confiance, moi, je suis vainqueur du monde » (Jn 16, 33). **La souffrance que j'éprouve en gardant un cœur ouvert face à tout homme marqué par le péché ou par les conséquences du péché n'est pas vaine.** Elle a reçu une valeur et un sens nouveaux en vertu de la passion du Christ. Elle est même devenue le secret de la victoire. Elle est devenue aussi pour chacun de nous le lieu d'une intimité nouvelle avec le Christ crucifié. Dans nos efforts pour porter les autres, laissons-nous porter par l'espérance de le rencontrer et de nous unir à lui dans l'exercice de cette compassion. « En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt 25, 40)<sup>8</sup>.

Telle est **la force et la grandeur de l'espérance.** C'est d'elle dont dépend la pureté de mon amour et finalement ma « stature » morale et spirituelle<sup>9</sup>. Tout dépend radicalement de la direction vers laquelle je regarde, de ce que mon cœur recherche au plus intime de moi-même. Si je suis animé par l'espérance<sup>10</sup>, la compassion n'est plus un devoir pesant, ni un idéal que je poursuis, elle peut être vécue avec le cœur, spontanément, à l'intérieur d'une relation vivante avec la personne du Christ qui m'attire à lui jusqu'à m'oublier moi-même. Elle devient **une grâce que le Christ me fait de pouvoir le servir et le rencontrer**<sup>11</sup>. L'espérance devient ainsi la vertu dynamique qui rend notre compassion active. Plus encore en elle le service de Dieu et le service de mon prochain ne font qu'un. Chacun désire spontanément pour ses amis ce qu'il désire pour lui-même. En me faisant désirer pour moi-même par-dessus tout le Royaume de Dieu, **l'espérance me fait rentrer dans le désir de Dieu sur l'autre.** Et parce que je désire ce que Dieu désire pour lui, je me mets de tout cœur au service du dessein miséricordieux de Dieu sur lui. Je deviens **serviteur d'une œuvre de miséricorde qui n'est pas la mienne,** mais celle de Dieu avec la force de ce désir surnaturel qu'est l'espérance.

#### 4. Vivre la compassion dans la confiance et l'humilité de l'espérance

Ainsi j'échappe au piège de vouloir modeler l'autre selon mes vues, de suivre un projet pour lui au lieu de l'accompagner pas à pas sur un chemin qui n'est pas le mien, ni le sien, mais celui que la Providence divine ouvre jour après jour. Le fait de garder mon cœur tourné vers **le dessein d'amour miséricordieux de Dieu change mon regard sur l'autre.** Au-delà de sa

---

<sup>8</sup> Rappelons-nous ce que disait mère Teresa : « Chaque personne pour moi, c'est le Christ, et le Christ est unique : il n'y a qu'une seule personne dans le monde, pour moi, en ce moment. » (« La charité, âme de la mission », article paru dans l'O.R.L.F. N. 14 (1991).

<sup>9</sup> Comme l'a dit Benoît XVI : « C'est à ses attentes que l'on reconnaît un homme : **notre "stature" morale et spirituelle peut être mesurée à partir de ce que nous attendons,** de ce en quoi nous espérons. » (Angelus du 28 novembre, O.R.L.F. N. 48)

<sup>10</sup> Rappelons ici que l'espérance est la vertu théologique qui me fait désirer le Royaume de Dieu et la vie éternelle comme mon vrai bonheur.

<sup>11</sup> La vraie compassion est d'abord un acte de charité qui me fait aimer Dieu par dessus tout – c'est-à-dire aussi plus que moi-même – et l'autre pour l'amour de Dieu même si nous n'en avons pas toujours conscience. Ainsi **l'aide que j'apporte à l'autre comprise et vécue comme une aide au Christ** : j'accepte de me faire serviteur, instrument de sa présence et de son amour sauveur comme membre de son Corps. Je me trouve ainsi libéré du désir de plaire, de chercher consciemment ou non de m'attacher l'autre. Je n'éprouve progressivement plus le besoin de montrer à l'autre que je l'aime, mais bien plutôt celui de m'effacer pour laisser voir et aimer un autre que moi, le Christ Sauveur, seul capable de répondre aux attentes et aux besoins les plus profonds de tout homme. C'est le Christ que j'aime, c'est à lui que je cherche à plaire pour demeurer dans son amitié. La vraie compassion naît dans mon cœur à partir du moment où j'accepte de perdre ainsi ma vie à cause du Christ.

personnalité psychologique et de sa position dans la société, je deviens sensible à l'enfant de Dieu qu'il est et qu'il doit devenir<sup>12</sup>. Je le vois de plus en plus comme Dieu le voit c'est-à-dire dans sa vocation à vivre d'une vie de communion avec Dieu et avec ses frères, à « participer à une réalité au-delà de toute imagination et de toute pensée et parole : sa vie divine elle-même »<sup>13</sup>. Certes, dans l'aide que je voudrais lui apporter, il peut y avoir ce que Benoît XVI appelle des « **petites espérances** »<sup>14</sup>, mais celles-ci sont comprises et vécues à l'intérieur de l'unique grande espérance, celle que le Christ nous ouvre par sa passion et sa résurrection et qui se réalise au travers de chemin qui ne seront jamais les nôtres.

Seule cette grande espérance peut donner sens aux « échecs » humains eux-mêmes. Ainsi **le signe d'une vraie compassion, c'est qu'elle accepte les limites de l'action humaine** pour soulager la souffrance physique ou psychique de l'autre. L'amour véritable « supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout. » (1Co 13, 7). Il ne se laisse pas décourager par ses limites<sup>15</sup> parce qu'il s'en remet à Celui qui « fait tout contribuer » – y compris la souffrance elle-même – au « bien » c'est-à-dire au salut éternel « de ceux qui l'aiment »<sup>16</sup> (cf. Rm 8, 28). Il accepte d'entrer dans **la logique des « binômes agir et souffrir, activité et patience, fatigue et joie »**<sup>17</sup>. C'est ce qui fait dire au prophète Isaïe : « Les jeunes se lassent mais ceux qui espèrent dans le Seigneur renouvellent leur force, ils déploient leurs ailes comme des aigles, ils courent sans se fatiguer, ils marchent sans s'épuiser » (40, 30-31).

---

<sup>12</sup> Sans pour autant devenir insensible à la souffrance physique ou psychique. Bien au contraire, la vision de l'autre dans la lumière de Dieu me rend plus sensible encore à toute son humanité.

<sup>13</sup> Benoît XVI, homélie du 27 novembre pour les premières vêpres de l'Avent (O.R.L.F. N. 48).

<sup>14</sup> « Certainement, dans nos multiples souffrances et épreuves nous avons toujours besoin aussi de nos petites ou de nos grandes espérances – d'une visite bienveillante, de la guérison des blessures internes et externes, de la solution positive d'une crise, et ainsi de suite. Dans les petites épreuves, ces formes d'espérance peuvent aussi être suffisantes. Mais dans les épreuves vraiment lourdes, où je dois faire mienne la décision définitive de placer la vérité avant le bien-être, la carrière, la possession, la certitude de la véritable, de la grande espérance, dont nous avons parlé, devient nécessaire. » (*Spe salvi*, 39)

<sup>15</sup> Comme l'explique Benoît à propos de la personne engagé dans le service des autres : « Parfois, le surcroît des besoins et les limites de sa propre action pourront l'exposer à la tentation du découragement. Mais c'est alors justement que l'aidera **le fait de savoir qu'elle n'est, en définitive, qu'un instrument entre les mains du Seigneur** ; elle se libérera ainsi de la prétention de devoir réaliser, personnellement et seule, l'amélioration nécessaire du monde. Humblement, **elle fera ce qu'il lui est possible de faire et, humblement, elle confiera le reste au Seigneur**. C'est Dieu qui gouverne le monde et non pas nous. Nous, nous lui offrons uniquement nos services, pour autant que nous le pouvons, et tant qu'il nous en donne la force. Faire cependant ce qui nous est possible, avec la force dont nous disposons, telle est la tâche qui maintient le bon serviteur de Jésus-Christ toujours en mouvement : "L'amour du Christ nous pousse" (2Co 5, 14). » (*Deus caritas est*, 35).

<sup>16</sup> En ce sens ma capacité à compatir est liée à ma capacité à percevoir le sens de la souffrance comme le montre Benoît XVI : « La société ne peut accepter les souffrants et les soutenir dans leur souffrance, si chacun n'est pas lui-même capable de cela et, d'autre part, **chacun ne peut accepter la souffrance de l'autre si lui-même personnellement ne réussit pas à trouver un sens à la souffrance**, un chemin de purification et de maturation, un chemin d'espérance » (*Spe salvi*, 38)

<sup>17</sup> Comme l'explique Benoît XVI : « ...Il s'agit de laisser à Dieu ce qui est uniquement à lui et d'explorer, avec sérieux, constance et dévouement, ce qui est *notre tâche*, en tenant compte du fait qu'à notre engagement appartiennent **les binômes agir et souffrir, activité et patience, fatigue et joie** » (Discours aux participants à l'assemblée plénière du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, le 18.11.2010, O.R.L.F. N. 48)

## Conclusion : nous tenir au pied de la Croix avec Marie

Nous avons vu comment dans l'espérance du Royaume, je peux rentrer dans le regard et le désir de Dieu pour l'autre et me faire l'humble serviteur de son dessein d'amour. Je deviens en même temps de plus en plus sensible à la souffrance la plus profonde et la plus cachée, **la souffrance morale et spirituelle**, comme celle de se sentir abandonné. Non seulement je comprends avec ma tête, mais je commence à percevoir avec mon cœur que le plus grand mal, le mal absolu n'est pas la souffrance physique ou psychique, mais le péché comme séparation d'avec Dieu et d'avec les autres c'est-à-dire comme privation du plus grand bien même si la personne ne ressent pas ce mal de la privation<sup>18</sup>. Au-delà de toute forme de compassion humaine, j'entre ainsi progressivement **dans les sentiments du cœur miséricordieux du Christ**. Le Christ seul est pleinement compatissant<sup>19</sup> : « Car nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos faiblesses, lui qui a été éprouvé en tout, d'une manière semblable, à l'exception du péché. » (Hb 4, 15). Lui seul s'est uni de la manière la plus intime à tout homme jusqu'à assumer tout le poids de la souffrance humaine : « Il a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies » (Mt 8, 17). Lui seul voit et éprouve le mal dans toute sa profondeur. C'est ainsi qu'il peut assumer le mal du péché lui-même que le pécheur ne ressent pas, tellement il est endurci et aveuglé par son péché<sup>20</sup>. Et c'est ainsi que sa compassion nous sauve et que nous-mêmes nous pouvons en lui aimer d'un amour qui sauve.

Pour passer d'une compassion humaine à une compassion divine qui est participation à la compassion du Christ, nous avons besoin de Marie. Nous avons besoin de nous tenir au pied de la Croix avec elle dans la foi et l'espérance pour offrir à nos frères souffrants une écoute et une présence aimante. Nous avons besoin d'**apprendre d'elle à tourner d'abord notre regard vers le cœur transpercé de son Fils**, à entrer dans la passivité pour accueillir la compassion véritable comme un don du Christ au travers d'une simple présence, d'une écoute du cœur. La compassion est quelque chose de si délicat, de si subtil que nous n'aurons jamais fini de l'apprendre du Christ par la médiation de Marie.

---

<sup>18</sup> On peut comparer ce mal du péché qui ronge l'âme à un cancer qui demeure caché. Il peut se déclarer tout d'un coup comme il peut rester aussi sournois toute la vie comme le montre la parabole de Lazare et du mauvais riche.

<sup>19</sup> Benoît XVI a merveilleusement bien décrit cette compassion de Dieu : « Bernard de Clairvaux a forgé l'expression merveilleuse : *Impassibilis est Deus, sed non incompassibilis*,<sup>29</sup> Dieu ne peut pas souffrir, mais il peut compatir. L'homme a pour Dieu une valeur si grande que **Lui-même s'est fait homme pour pouvoir compatir avec l'homme de manière très réelle**, dans la chair et le sang, comme cela nous est montré dans le récit de la Passion de Jésus. De là, **dans toute souffrance humaine est entré quelqu'un qui partage la souffrance et la patience** ; de là se répand dans toute souffrance la *con-solatio* ; la consolation de l'amour participe de Dieu et ainsi surgit l'étoile de l'espérance. » (*Spe salvi*, 39).

<sup>20</sup> Là est le plus haut degré de la compassion, celle qui partage et porte le mal du péché lui-même, comme la petite Thérèse l'a vécu et nous en a laissé le témoignage : « Mais Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres de pêcheurs avant le jour que vous aurez marqué... » (Mc 6r°). Il y a des petites âmes inconnues qui sont appelées à cette compassion mystique. C'est le choix de Dieu pour certains.